

FR - n°1

*Quand Bach fit une entrée fracassante dans nos 30 mètres carrés* par Irène Frain, paru dans le journal Le un le 30 mars 2016.

Notre famille occupait l'extrémité gauche de la longère. Sept personnes dans trente mètres carrés. À l'autre bout de cette ferme égarée à la lisière de la ville et lotie en appartements, le sort des Jaffré était encore moins brillant. Ils étaient neuf, eux, à s'entasser dans leur deux-pièces. Dont ma meilleure amie, Soisik. Nous avions le même âge, treize ans. Depuis toujours, nous partageons tout, la cour de la longère, les jeux, les bancs de l'école, l'arrivée surprise des derniers-nés - trois chez elle, deux chez nous.

Entre nos bouts de maison vivaient deux voisins repliés chacun dans une pièce unique, un retraité constamment alité et un clone de Madame Rosa qui passait ses journées à dévorer des romans-photos. Donc pour nous séparer, Soisik et moi, quinze mètres à tout casser. Et pourtant, depuis quelques mois, je sentais qu'une force irrésistible commençait à nous éloigner. Un jour, Soisik m'avait annoncé qu'elle quitterait le lycée à la fin de l'année : « Mes parents disent que je ferais mieux d'apprendre un métier. De toute façon, je suis comme eux, j'aime pas lire. » Ça m'avait interloquée : comment vivre sans lire ? J'avais cru qu'elle me provoquait. Je n'avais pas répondu.

Mais elle disait vrai, et l'incident qui me le révéla fut d'une brutalité inouïe. Comme chaque soir, ma mère nous avait servi le dîner dans la cuisine à dix-neuf heures pile. Le repas s'achevait, mon père avait allumé la radio. Dehors, il faisait nuit noire. Et sans doute froid : la vitre de la porte qui donnait sur la cour était couverte de buée. Soudain, des pleurs et des cris ont déchiré la nuit. Puis une grêle de coups s'est abattue sur la vitre.

Je revois ma mère effacer la buée. Aussitôt, trois têtes ruisselantes de sang jaillissent du noir : Soisik et ses plus jeunes sœurs. Ma mère déverrouille la porte. Soisik sanglote : « Mon père est saoul, il nous a tabassés avec des bouteilles et ma mère a fichu le camp avec le bébé.. »

La mienne, de mère, bondit sur les petites. Elles saignent beaucoup mais les entailles sont superficielles. Elle les tamponne de mercurochrome puis se tourne vers moi : « Maintenant, tu les emmènes dans la chambre, tu sors un livre et tu leur lis une histoire.. »

La radio marchait toujours. Soudain, mon père a tendu l'oreille et sa voix a recouvert celle de ma mère : « Tais-toi ! On a assassiné Kennedy ! » Ça n'a pas démonté ma mère, elle a continué à me houspiller : « Fais ce que je dis ! »

Je me suis exécutée. De l'armoire que je partageais avec mes sœurs, j'ai extrait le cadeau que j'avais reçu au Noël précédent : une version superbement illustrée de l'Iliade et l'Odyssée. Éditions des Deux Coqs d'or, je m'en souviens encore. J'ai choisi de raconter l'Odyssée : des deux histoires, c'était ma préférée. Je la connaissais par cœur.

C'est donc ainsi qu'on a passé le soir de l'assassinat de Kennedy, les filles Jaffré et moi : sur un coin de mon lit, en compagnie d'Ulysse, de Circé, du Cyclope et de Nausicaa. Je me revois tourner les pages du livre, pointer une illustration puis résumer l'épisode. Soisik avait dû entendre parler d'Homère en sixième mais elle ne semblait pas s'en souvenir : comme ses trois sœurs, elle m'écoutait bouche bée. Pour un peu, je me serais prise pour Homère.

Mais un inconnu a surgi, qui m'a empêchée de finir l'histoire. Il venait récupérer Soisik et ses sœurs. Mes parents ne m'ont jamais rien dit de lui, sinon qu'il avait appelé les flics, qui avaient aussitôt expédié l'alcoolique en furie à l'hôpital.

FR - n°1

*Quand Bach fit une entrée fracassante dans nos 30 mètres carrés* par Irène Frain, paru dans le journal Le un le 30 mars 2016.

Deux jours plus tard, j'ai eu une angine carabinée. Et par conséquent tout loisir, au fond de mon lit, de me repasser le film de cette soirée où s'étaient rejointes la violence de Dallas et celle de la maison d'à côté. Du coup, je n'ai pas été longue à saisir ce qui nous éloignait, Soisik et moi, depuis quelque temps, alors même que nous vivions côte à côte et que nos parents étaient issus des mêmes milieux déshérités.

Nos maisons, en réalité, étaient depuis longtemps séparées par une frontière invisible. Chez Soisik, c'était le consentement au malheur, à l'ignorance, à l'incuriosité. Mes parents, au contraire, croyaient à un mieux et ils avaient trouvé comment l'atteindre : grâce à ces quelques billets que je les voyais mettre de côté chaque début de mois, de quoi nous offrir des magazines, des cartes de bibliothèque, l'inscription au cours de musique de la mairie, jusqu'à la location d'une flûte traversière pour l'une de mes sœurs - ainsi Bach fit-il une entrée fracassante dans nos trente mètres carrés. Du moment que c'était gratuit ou pas trop cher, ils prenaient tout, la chorale catho de l'aumônier du lycée comme le « cinéma éducateur » à deux balles la séance organisé par les communistes. Et nous, les enfants, de ce festin de l'esprit, on se gavait, sans en laisser une miette. La culture, pour moi, c'est toujours cet appétit-là, quotidien, insatiable. Mais aussi, depuis cette soirée tragique, le désir de conduire les prisonniers de la maison d'en face à franchir la frontière invisible qui les sépare de la table du banquet.